

le surlendemain du crime, pour avoir voulu accuser du meurtre de Georges un gentilhomme dont on ignorait le nom.

Gontran se perdait dans mille suppositions que la raison lui faisait bientôt rejeter ; une seule, qui eût été la vraie, ne lui vint pas à l'esprit. Et il se demandait ce qui avait pu pousser Henri de Forgues à le calomnier auprès de Mademoiselle de Roberval.

Gontran de Kermer pensait toujours à cette belle jeune fille qu'il avait connue en Bretagne. Le souvenir de Marguerite, si douce, si fière, si résignée dans la mélancolie de son existence, était profondément gravé en lui. Il aimait d'un amour qui touchait à l'adoration, comme on aime d'un premier amour.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas cette passion ardente, enthousiaste qu'on rencontre souvent, mais il sentait couler dans ses veines une flamme douce qui pouvait le tuer en s'arrêtant. Gontran n'avait plus qu'une ambition, qu'un désir, qu'une espérance, se faire aimer de Mademoiselle de Roberval, lui rendre le bonheur, pouvoir lui consacrer sa vie.

Mais il s'appelait Gontran de Kermer, et ce nom était pour la jeune fille celui du meurtrier de son frère. Il fallait donc découvrir l'assassin et cette tâche devenait chaque jour plus difficile. Le jeune homme se roidissait contre les obstacles et son énergie grandissait en raison des difficultés. Les jours passaient sans amener rien de nouveau. Gontran se cramponnait à un dernier espoir, retrouver l'officier de marine ; mais celui-ci était à l'étranger, et il fallait attendre que le temps livrât la clef du mystère.

Tant qu'il put travailler, chercher, s'occuper, M. de